

TIJDSCHRIFT

VAN HET

KONINKLIJK NEDERLANDSCH GENOOTSCHAP

VOOR

MUNT- EN PENNINGKUNDE

ONDER DE ZINSPREUK

„Concordia res parvae crescunt“

TE

AMSTERDAM



21^e Jaargang

AMSTERDAM

JOHANNES MÜLLER

1913

**L'atelier de Londres, ses monétaires et les
questions religieuses dans les 2^e et 3^e volumes
de la Numismatique constantinienne
de Mr. MAURICE.**

Nous avons déjà appelé l'attention sur l'intérêt des études de Mr. Maurice concernant la numismatique constantinienne (1) et nous ne craignons pas de dire que les 2^e et 3^e volumes sont encore plus captivants que le premier. L'auteur établit le classement raisonné des monnaies émises par les ateliers de Londres de Lyon, d'Arles, de Tarragone, de Siscia, de Serdica, de Sirmium, de Thessalonique, de Constantinople, d'Héraclée de Thrace, de Nicomédie, de Cyzique, d'Antioche, et d'Alexandrie.

Toutes les parties du monde romain sont successivement passées en revue. Il débute par examiner le fonctionnement de l'officine de Londres, qui, avec celle de Trèves, est un des endroits, ayant fourni la plus grande partie du numéraire de circulation à la population existant dans ce qui devait constituer les Pays-Bas. Il n'est pas de collectionneur hollandais, qui n'ait eu occasion de manier quelques petites pièces de l'époque de Constantin trouvées soit dans le pays même, soit dans les régions avoisinantes. Les indications fournies dans la numismatique constantinienne permettent de déterminer immédiatement ces monnaies. Elles fournissent l'occasion d'intéressantes remarques au sujet de la façon dont le numéraire s'est

1) Tijdschrift Kon. Ned. Genootschap voor Munt- en Penningkunde, 1909, pag. 25.

répandu dans les contrées septentrionales en provenant de Londres, de Trèves, de Lyon ou même de plus loin.

Indépendamment de cet attrait si personnel aux lecteurs du Nord, la façon dont l'atelier de Londres a fonctionné à cette époque reculée constitue un sujet d'études des plus importants. L'établissement et surtout l'organisation des Romains à Londres est le début de la civilisation dans des contrées, extrêmement éloignées de la capitale et encore complètement barbares. On peut dire que tout l'avenir des pays septentrionaux est résulté de l'arrivée des Romains dans la Grande Bretagne. L'influence du séjour des Empereurs romains à Trèves a rayonné surtout en Germanie, en Allemagne. Elle s'est étendue vers le sud, rejoignant la vallée du Danube et la Pannonie. Mais la civilisation romaine installée dans l'île d'Angleterre a eu l'influence la plus décisive sur les moeurs et sur les usages des navigateurs habitant ces rivages, qu'ils fussent futurs Hollandais, futurs Normands ou Bretons, et en quelque endroit qu'ils aient ultérieurement étendu leurs incursions ou leurs relations commerciales.

L'atelier monétaire de Londres a été, dit Mr. Maurice, ouvert sous Carausius. Il demeura sous Allectus et sous Dioclézien; puis il appartint à Maximien Hercule et à Constance Chlore. Ce dernier Empereur et son lieutenant Asclépiodote firent leur descente en Angleterre et commencèrent à s'y établir sérieusement en 296. Quant à Constantin, il en réalisa et termina la conquête. C'est à Yorck (Eboracum) qu'il prit le pouvoir et qu'il fut acclamé par ses soldats le 25 juillet 306, donnant ainsi, suivant son panégyriste un titre de noblesse à ces provinces bretonnes.

Les monnayeurs de Londres, étant les plus voisins de l'événement, furent les premiers de tout l'Empire à recevoir l'effigie authentique de Constantin pour la faire figurer sur les espèces. S'il est vrai qu'au début

tout peintre ou dessinateur cherche surtout à reproduire son modèle d'une façon caractéristique, on peut croire que l'effigie prêtée à Constantin sur les premières émissions de l'officine londonienne est vraisemblablement celle qui le représenterait avec le plus de fidélité. Le nouveau souverain avait à ce moment 25 ou 26 ans.

Ces prémices permettent de juger l'intérêt que présente l'examen des nombreuses espèces frappées à Londres sous Constantin. Il n'y eut pas moins de sept émissions c'est à dire de sept séries de types successives avec sujets et marques distincts frappées depuis 305 jusqu' à 326, époque d'une suspension momentanée des travaux monétaires. Les divers Empereurs, Augustes ou Césars du temps, Constance Chlore, Galère, Sévère II, Maximin Daza, Licinius père et fils, Crispus, Constantin I et Constantin II, y sont représentés aussi bien que les Seniores Augusti, c'est à dire les Augustes précédents : Dioclétien et Maximien Hercule. L'Impératrice Sainte Hélène, la femme de Constantin I, figure même sur quelques rares exemplaires. C'est dire que l'atelier de Londres porte à examiner la situation de toutes les personnalités marquantes de l'Empire. Ces effigies ont été répandues dans les régions septentrionales avec d'autant plus de profusion que le numéraire y était peu abondant et qu'une large circulation monétaire est le premier acte de tout conquérant, qui veut créer un nouvel état de choses.

L'organisation de l'installation monétaire en Grande Bretagne donne naturellement l'explication de ce qui est survenu dans le pays au cours des années ultérieures, en tant que frappes et émissions monétaires. Mr. Maurice fait remarquer qu'à Londres, malgré la tendance romaine à la centralisation, il existait des scalptores, — des monétarii, qui travaillaient en dehors et indépendamment de l'atelier principal. Ces ouvriers exécutaient leurs travaux la plupart du temps isolément chez eux. En effet dans les

contrées froides du Nord, le travail au foyer de la famille s'impose pour permettre à chacun de résister aux rigueurs d'un hiver, qui dure de longs mois. L'ouvrier se trouve à même de gagner ainsi sa vie grâce à un travail journalier, à l'époque de l'année où la réunion est impossible dans de vastes ateliers. Ces monnayeurs sédentaires sont les auteurs de ces marques spéciales : A-F-B-P, que l'on rencontre dans le champ du revers des espèces émises par l'atelier londonien. Ce sont vraisemblablement leurs initiales. L'S, qui se remarque assez fréquemment pour accompagner telle ou telle des lettres ci-dessus, pourrait être considérée comme la première lettre du mot : Scalptor, graveur, monnayeur. Cette interprétation est d'autant plus acceptable, qu'il existait à Londres des Praepositi Scalptorum, c'est à dire des inspecteurs de ces monnayeurs particuliers. Leur qualité et leur fonctionnement ne sauraient être mis en doute. De l'apposition des simples initiales : A. S. pour Avitus (ou un autre nom) Scalptor, à l'adjonction d'une deuxième et d'une troisième lettre pour mieux désigner le nom propre, il n'y a qu'un pas qui a dû être facilement franchi.

Les rois mérovingiens et les chefs barbares ont gouverné ces contrées du Nord quelque temps après les règnes de Constantin et de ses fils et successeurs. Le peuple aussi bien que ces nouveaux petits souverains avaient pris l'habitude de la circulation monétaire indispensable surtout à de telles nations commerciales et maritimes. Par la force des choses, ils étaient tous décentralisateurs, c'est à dire portés à suivre dans chaque ville isolée les coutumes, qui étaient observées dans les plus grandes. Les monnayeurs travaillant dans leur domicile personnel ont été naturellement autorisés à continuer de forger du numéraire dans les conditions, où ils le faisaient antérieurement. De là est évidemment résultée cette apposition de noms de monnayeurs, aussi bien que cette indication de villes de fabrication, qui se rencontrent d'une façon

si caractéristique tant sur les monnaies fabriquées en Grande Bretagne, que sur les espèces mérovingiennes des Gaules, partout où Rois francs, chefs barbares, saxons, normands, germains ou autres ont succédé à la domination romaine.

Une autre sigle, sur laquelle il convient d'appeler l'attention, consiste dans l'étoile que certains monnayeurs ont mis de temps à autre dans telle ou telle place du champ des pièces afin de caractériser certaines émissions. Cette habitude, qui peut avoir été inspirée de prime abord par les données de la science astrologique, fut au début assez générale. Puis peu à peu elle se localisa dans les parties extrêmes de l'Empire. On en remarque l'usage à maintes reprises dans la circulation monétaire des provinces des Gaules et de Belgique. Les monnayeurs ouvrant isolément ont employé fréquemment ce signe facile à créer à l'aide d'un poinçon approprié. Cette adjonction d'une étoile s'est continuée d'autant plus volontiers dans nos contrées, qu'il y avait là une représentation qui était d'une reconnaissance facile pour le vulgaire. On sait la vogue qu'eut au Moyen-Age l'écu au soleil, qui était caractérisé par un signe du même genre. Il en fut évidemment de même à l'époque mérovingienne pour toute pièce pourvue d'une étoile. On savait à première vue que la monnaie qui en était pourvue, était du type exigé pour la circulation.

Les monétarii travaillant en ville sont les auteurs et surtout les causes des variétés innombrables de bustes et de légendes ainsi que de différences de types remarquables sur les pièces de leur fabrication. Ces particularités résultent de leur indépendance et du fait qu'ils se trouvaient assez fréquemment soumis à des *praepositi* différents, ayant chacun leur technique. Ces défauts se caractérisèrent et se perpétuèrent de plus en plus au cours des périodes de temps ultérieures. On se rend compte aisément par suite de l'infinie variété de types et de légendes qui sera spéciale à la numismatique des pays du Nord.

L'histoire de nos contrées est constamment en cause. Mr. Maurice s'occupe de ces curieuses monnaies d'or, qui portent au revers *Francia* ou *Alamania* plus ou moins abrégé, mais il a tort de s'étonner que les auteurs anciens aient indiqué comme remportée sur les Francs une victoire que les inscriptions apposées sur les espèces célèbrent comme remportée sur l'*Alamania*. Il croit voir une difficulté là où il n'en existe pas et il suppose que la victoire sur les allemands fut toujours suivie d'une victoire sur les francs, la flotte romaine descendant le Rhin.

Sous Constantin, c'est à dire au début du IV^e siècle, les Francs n'avaient pas encore envahi la Gaule. Il pouvait bien exister à ce moment des Francs saliens et des Francs ripuaires, mais ces diverses tribus étaient encore cantonnées dans la région située autour de Francfort sur le Mein, qui a pris d'eux le nom de Franconie. Il existe dans cette contrée de nombreuses dénominations remontant aux Francs originaires, telles que Frankfort, leur capitale (ville des Francs), Frankenberg (montagne des francs) etc. Ces tribus Franques occupaient en conséquence une partie de l'*Alamania*, c'est à dire de cette immense étendue de terre, sise entre la partie supérieure du cours du Danube et la mer Baltique. Une victoire sur les Francs résidant dans une portion de l'*Alamania* et une victoire sur l'*Alamania* ont pu en conséquence être considérées à l'époque comme une seule et même chose. C'est la conclusion simple et naturelle de ce que portent ces monnaies et de ce qu'indiquent les auteurs anciens grecs et latins.

Du reste Mr. Maurice cite un sol d'or frappé dans l'atelier de Tarragone 1) célébrant par la légende: *Gavdium Romanorum*, la joie des Romains à l'occasion de la victoire remportée sur Fran et Alam, c'est à dire sur les Francs et sur l'*Alamania* ou si l'on aime mieux

1) Vol. 2, pag. 235, pl. VII, n^o. 12.

sur les Francs habitant l'Alamania. Le tout ne constitue qu'une seule et même contrée.

Quant aux soldats qui ont remporté la victoire, une autre monnaie se charge de nous les faire connaître. Elle est émise sensiblement vers la même époque, et elle porte comme légende : *Virtvs Exercitvs Gall.* que l'on peut terminer en lisant *Galliae* ou *Gallici* 1). C'est le courage d'une armée recrutée dans les Gaules, qui a rendu les Romains victorieux. L'Empereur Constantin a toujours tenu à rendre hommage à ses soldats et à ses vétérans des Gaules, qu'il alla visiter un jour à Beauvais en 328. 2) .

C'est seulement au V^e siècle, c'est à dire entre 400 et 450 de notre ère que certaines tribus des Francs, abandonnant une partie de l'Alamania, vinrent faire des incursions et s'établir dans les provinces romaines des Gaules et de Belgique, pour y imposer les dynasties mérovingiennes. La *Virtus exercitus galliae* n'existait plus. Les anciennes histoires de France datent de l'an 420 le jour où les Francs élevèrent Pharamond sur le pavois. La critique moderne conteste l'existence de Pharamond; mais la réalité de l'invasion franque à l'époque de Clovis I entre 490 et 510 ne saurait être mise en doute.

Un fait bien notable révélé par les émissions des monnayeurs londoniens consiste dans le nombre et dans l'exactitude des renseignements fournis par le pouvoir central au sujet des événements importants de la vie des Empereurs commémorés sur les monnaies. On sait depuis longtemps que les pièces portant : *Adventvs Avgvsti Nostri* ont été créées pour rappeler une entrée triomphale de l'Empereur. Mr. Maurice place en conséquence les espèces à ce type aux dates des 29 octobre 312 et 18 juillet

1) Vol. 2, pag. 327, pl. X, n^o. 1.

2) L'édit de l'Empereur CONSTANTIN rendu à Beauvais en 328 au profit des vétérans de ses armées, par PAUL BORDEAUX, Mémoires de la Société Académique de l'Oise. Tome XXI, 1909, pag. 729.

315, qui sont celles des deux premiers triomphes de Constantin à Rome. Mais comme indépendamment il existe d'autres sortes de numéraires pourvues de la légende distincte : *Adventvs Avgvstorvm Nostrorvm*, l'auteur les estime judicieusement contemporaines d'une entrée triomphale distincte des deux Augustus Constantin et Licinius à Milan en février 313. L'édit de Milan assurant la paix religieuse fut rendu à la suite de cet événement. On voit comment une légende spéciale a été inscrite pour commémorer le fait entre deux autres mentions concernant des triomphes personnels de Constantin.

Les Romains disposaient certainement de moyens bien organisés pour faire parvenir jusqu'aux extrémités les plus éloignées du centre de l'Empire les renseignements sur ce qui se passait dans la capitale et pour transmettre le texte exact des légendes destinées à le rappeler. Mr. Maurice emploie de temps à autre l'expression de : chancellerie impériale, pour qualifier l'administration centrale chargée d'envoyer de tous côtés ces instructions. Nous avouons avoir été étonnés et même choqués, comme d'autres, la première fois que nous avons rencontré ce mot. Aucun rouage de gouvernement ne ressemblait évidemment dans l'antiquité à ce que les modernes dénomment une chancellerie. Mais après réflexion nous croyons que l'auteur a agi sagement en faisant usage d'un tel vocable. La langue française est avant tout la langue de la clarté, mais les mots doivent y être compris parfois sous réserves de transposition à l'époque dont l'auteur s'occupe. Mr. Maurice avait à désigner le rouage central de l'administration impériale, qui avait la direction des questions monétaires. Aucun auteur ancien ne nous a renseigné avec certitude sur le nom exact et sur le détail de ces hauts fonctionnaires. Si on les avait qualifiés de Directeurs ou de Maîtres des Monnaies, il est incontestable que cette appellation aurait été encore plus sujette à la critique,

car rien de semblable à de tels fonctionnaires modernes n'existait au IV^e siècle. L'expression chancellerie comportait un ensemble de fonctionnaires impériaux. Elle était saisissante et elle permettait de rappeler en un mot comment tout pouvait et devait être alors organisé. Son emploi faisait bien comprendre ce que l'on voulait indiquer, sauf transposition d'époque et de milieu. Nous pensons que Mr. Maurice pouvait légitimement s'en servir. Ni l'auteur ni le lecteur ne songeaient à comprendre chancellerie dans son sens moderne. Les modifications résultant de la transposition d'époque s'effectuaient naturellement dans la pensée.

Les directeurs de l'administration monétaire romaine, qui n'avaient, cela va de soi, rien de commun avec nos chanceliers modernes, pour employer une périphrase à l'abri de toute contestation, transmirent également à Londres entre 313 et 317 la légende : *Genio Popvli Romani* pour l'apposer au revers des monnaies. Cette formule fut préférée pour éviter toutes dissensions religieuses et parce que des difficultés de cette nature n'existaient pas et ne devaient pas alors naître en Grande Bretagne. En Orient au contraire la mention : *Genio Imperatoris* fut prescrite, ainsi que l'adjonction sur la plupart des pièces d'un autel additionnel de sacrifice destiné à rappeler à ces populations en proie aux querelles religieuses l'obligation stricte imposée par Maximin Daza d'offrir des sacrifices au Génie de l'Empereur. La numismatique fait ainsi ressortir les endroits dans lesquels la persécution religieuse fut intense et ceux dans lesquels les chrétiens à leur début jouirent de la tranquillité.

Il y eut encore bien moins emploi en Angleterre de la légende nouvelle et si caractéristique *Bono Genio Pii Imperatoris*, qui ne fut usitée que par les monnayeurs d'Alexandrie. Les populations d'Orient, qui discutaient et qui établissaient à ce moment les principes de la nouvelle

religion chrétienne, étaient seules capables d'établir une différence, cause de tant de cruels massacres, entre le Génie de l'Empereur qu'elles refusaient d'adorer et auquel elles ne voulaient pas sacrifier, et le Bon Génie (avec le sens d'ange gardien) d'un pieux Empereur, qu'elles ne demandaient pas mieux que d'invoquer. Cette existence d'un bon génie protecteur avait été même imaginée par les philosophes néo-platoniciens. Les néophytes d'Orient étaient prêts à adresser au Bon Génie — ange gardien — les plus ferventes prières pour qu'il suggerât à l'Empereur de salutaires conseils. Mais ils préféraient subir le martyre plutôt que d'aller au delà. Les peuples du Nord, qui allaient accepter le christianisme, n'auraient vu que des subtilités dans ces discussions, qui passionaient et qui transformaient le monde romain. Les types et les légendes du numéraire frappé à Londres attestent ainsi que les dissensions religieuses y furent au second rang, ou peut être même n'y furent pas soupçonnées. Sur ce point le contraste avec les autres ateliers est une particularité des plus notables.

Constantin ne se fit représenter avec le *labarum* pourvu du monogramme chrétien ou avec un casque portant le même signe que dans les ateliers des parties du monde romain, où les chrétiens étaient en majorité ou dans lesquels il pouvait y avoir intérêt pour lui à protéger les chrétiens et à en faire ses partisans. L'étude du monnayage des autres officines attire l'attention sur des particularités bien distinctes. Un fait va permettre d'en juger.

Tout le monde sait qu'avant la bataille du Pont Milvius en 312, Constantin fit apposer sur les boucliers de ses soldats le monogramme chrétien. Cet insigne doubla le courage de son armée et frappa de terreur les troupes adverses de Licinius. Lactance à cet égard, dans son : *De mortibus persecutorum*, s'exprime comme suit :

Fecit ut jussus est, et transverso
X littera summo capite circumflexo
Christum in scutis notat.

Constantin exécuta les ordres reçus
du ciel et il fit marquer sur les bou-
cliers l'emblème du Christ en mettant
au milieu de la lettre X un trait
dont le sommet fut courbé en cercle.

Le monogramme $\overset{p}{*}$ composé des deux premières lettres du nom du Christ: X et P, fut ultérieurement apposé en haut du labarum ainsi que sur le casque de Constantin. On voit ces représentations sur certaines monnaies. Il fut dénommé le monogramme chrétien.

Mr Maurice suppose qu'il a existé indépendamment et en plus à cette même époque un autre monogramme chrétien très légèrement distinct et qui aurait été composé des premières lettres des noms de *Ἰησοῦς* et de *Χριστός*, soit d'un I et d'un X = $*$, et qui aurait comporté en plus un point au dessus de l'I sous cette forme : $\overset{\cdot}{*}$

Nous nous refusons d'autant plus à croire à l'existence à cette époque d'un tel second monogramme qu'au début d'une religion on choisit et on prend toujours l'emblème le plus simple et le moins compliqué pour la représenter. Le temps seul arrive à multiplier un premier emblème et à le faire figurer ultérieurement sous des formes aussi variées que nombreuses.

D'autre part l'I bouleté, c'est à dire surmonté d'un point est une invention du Moyen-Age, datant de l'époque où les scribes et les lapicides ont voulu affirmer la distinction entre le I et le J. Mais au IV^e siècle cette différence n'existait pas encore et surtout ne se notait par aucun signe

Mr. Maurice invoque à l'appui de son opinion certains monogrammes exessivement petits, sur lesquels la boucle fléchissante supérieure du P n'a plus que l'apparence d'un point. Cette particularité provient de ce que le monogramme formé d'un X et d'un P est de dimension tellement réduite que la boucle du P se trouve ressembler seulement à un point, mais cela ne saurait démontrer

l'existence d'une lettre nouvelle pointée, qui ne figurait pas encore dans l'alphabet.

Les arguments suivants nous paraissent décisifs :

A cette même époque ou quelques années après, Constantin établit à Constantinople la capitale de l'Empire. Le langage grec devient officiel. Cette langue comporte de nombreux accents, grave, aigu et circonflexe, des esprits, rudes ou doux, c'est à dire des virgules apposées au dessus de certaines lettres dans un sens ou dans l'autre, des iotas souscrits, soit des signes particuliers sous diverses lettres. Des écrits de grammairiens ou de scribes du temps font allusion à toutes ces marques spéciales, ou en constatent l'emploi. Il n'est pas admissible que les écrivains de l'époque aient gardé le silence, s'il y avait eu à ce moment une innovation telle qu'un point placé au dessus de l'I et appelé à s'y joindre en telle ou telle circonstance.

En outre l'expression employée par Lactance : circumflexo, fait allusion à la partie recourbée du P et non à une boule placée au dessus d'un trait vertical.

Eusèbe d'autre part à propos du labarum dit formellement qu'il ne portait en haut de la hampe qu'un X et un P entrelacés.

Au Moyen-Age seulement dans les couvents on se plut à imaginer des monogrammes chrétiens variés tels que :

1°. les deux premières lettres des mots latins Jesus Kristus liés. Comme le J se caractérisait alors par l'adjonction d'un point, on eut ✱

2°. les trois premières lettres du nom grec de *ΙΗΣΟΥΣ*, dont on fit : IHS et que l'on imagina plus tard de transposer de grec en latin et de traduire par les initiales des trois mots : Iesus Hominum Salvator. Ces combinaisons sont des amusements de dévots et de moines datant de l'époque où les couvents existaient en grand nombre, mais elles ne remontent certainement pas aux débuts du christianisme.

L'objection que nous élevons contre l'idée d'un second monogramme * se comprend d'autant mieux qu'un tel signe n'est d'aucune utilité pour une conclusion ou pour une citation quelconque de la numismatique constantinienne. C'est une sigle supplémentaire qui a été supposée avoir existé sans intérêt appréciable pour l'époque.

Cette discussion fait saisir sur le vif l'intérêt qui s'attache à la plus grande, partie des énonciations si savantes et si suggestives de cet ouvrage. Il est peu de livres qui soient plus dignes d'être lus par tous ceux qui s'occupent des origines du christianisme et des premières persécutions religieuses. L'auteur n'est parvenu à classer les émissions monétaires si nombreuses des ateliers du monde romain qu'après avoir scruté dans les plus grands détails ce qui avait été fait par les persécutants aussi bien que par les persécutés. La concordance de l'évolution du christianisme avec les modifications des légendes et des types monétaires est constamment mise en relief et augmente l'intérêt du livre. Le classement des monnaies constantiniennes à l'aide des fluctuations religieuses, c'est à dire grâce aux modifications fréquentes, que les hésitations philosophiques entraînaient, donne des résultats excellents. Le fond de l'âme humaine porte l'homme à chercher toujours si ce n'est la perfection, du moins un idéal supérieur à celui qui a été entrevu précédemment. Cet état d'esprit des contemporains de Constantin s'est reflété sur les types monétaires. L'important était de le faire ressortir et de savoir en user pour l'étude de la numismatique.

Contrairement à ce qui survient fréquemment en matière de dissensions religieuses où les difficultés et les hostilités vont en augmentant, les pages de la numismatique constantinienne traitent du plus beau moment d'expansion du christianisme. Il est possible que Constantin ait été avant tout un éclectique. Car il resta le Pontifex Maximus

de l'ancienne religion païenne, tout en adhérant publiquement au christianisme. Mais le grand Empereur eut le génie, ce mot convient, quand on se rappelle les légendes : Genio Imperatoris et Bono Genio Pii Imperatoris, de rendre l'édit de tolérance de Milan en 313. Pour servir à jamais d'exemple à l'humanité le Monarque s'exprima ainsi :

<p>Ut daremus et christianis et omnibus liberam potestatem sequendi religionem, quam quisque voluisset.</p>	<p>Nous voulons donner aux Chrétiens aussi bien qu'à tous nos autres sujets la liberté complète de suivre la religion que chacun préférera.</p>
---	---

Ces belles paroles pleines de mansuétude et de justice sont judicieusement rapprochées des monnaies portant : *Libertas Publica*, qui en sont l'heureuse paraphrase en deux mots. La vraie liberté commence par celle de tous les cultes, appréciation qui doit être laissée dévolue à la conscience de chacun. Le souverain accorda cette liberté entière même à ses fonctionnaires, disposition caractéristique de tout gouvernement réellement libéral. Le type central qui entoure la légende : *Libertas Publica*, consiste en une victoire tenant une couronne de chaque main et debout sur une galère pour indiquer l'heureuse nouvelle, l'idéal triomphant qu'elle va proclamer de tous côtés, même en traversant les mers. 1)

Cette concordance établie entre les faits politiques, les termes de la légende et le type représenté est aussi ingénieuse que vraie. C'est la plus belle conclusion à tirer d'un ouvrage de cette importance.

PAUL BORDEAUX.

1) Vol. 2, pag. 505 et 506, pl. XV, n° 6.